

Les Cahiers	
de la recherche	
architecturale	
et urbaine	

Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine

26/27 | 2012
Trajectoires doctorales

Les objets de recherche comme « attracteurs » ?

À propos d'une communauté de recherches en architecture

Laurent Devisme



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crau/526>

DOI : 10.4000/crau.526

ISSN : 2547-5746

Éditeur

Éditions du patrimoine

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2012

Pagination : 10-20

ISBN : 978-2-7577-0108-9

ISSN : 1296-4077

Référence électronique

Laurent Devisme, « Les objets de recherche comme « attracteurs » ? », *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* [En ligne], 26/27 | 2012, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/crau/526> ; DOI : 10.4000/crau.526

Les objets de recherche comme « attracteurs » ?

*À propos d'une communauté de
recherches en architecture*

LAURENT DEVISME

Émergence d'un champ, omniprésence d'individus

La recherche architecturale, urbaine et paysagère est d'abord une confluence. Si on peut facilement trouver les traces de sa vivacité depuis les années 1970 en France et souvent depuis plus longtemps ailleurs, elle semble aujourd'hui peiner à trouver une visibilité, pour des raisons principalement institutionnelles. L'architecture et le paysage sont en effet des champs de pratique relevant de tutelles ministérielles différentes de l'enseignement supérieur et de la recherche. Les recherches « abritées » par les écoles d'architecture et les écoles du paysage ne sont ainsi pas directement connectées au système universitaire, même si les convergences sont nombreuses, développées notamment depuis la réforme d'harmonisation européenne des cursus de formation dite LMD en 2006 (licence/master/doctorat). Quant à l'urbanisme, il est certes enseigné dans les universités, et c'est un champ disputé également par les écoles. La recherche urbaine est de son côté plus facilement identifiable, plusieurs disciplines s'étant explicitement dotées de sous-champs

1. Ce que rappelle Éric Lengereau dans le n° 110 de *Culture et recherche*, 2010, p. 47.

concernant cette partition (sociologie, géographie, économie notamment).

Dans le milieu de la recherche architecturale en France, on remonte généralement à l'effervescence des années 1970, autour notamment de la recherche incitative de la DGRST (Délégation générale à la recherche scientifique et technique) et du CORDA (Comité de la recherche et du développement en architecture), pour situer les débuts d'une recherche sur contrat, qui mute ensuite vers une recherche institutionnelle. C'était un moment particulier du rapport entre expertises et décision publique¹. Dans les quarante années qui suivent et comme pour d'autres milieux de recherche, la dynamique peut être observée via la vie des revues, les colloques, les séminaires et autres journées d'études.

En l'occurrence, les preuves de dynamisme ne manquent pas, l'ouvrage faisant retour sur *30 ans d'édition*² en témoigne largement, ainsi que la création des *Cahiers de la recherche architecturale* en 1977 (auxquels s'ajoute « l'urbain » en 1999), sans oublier la centralité d'une revue comme les *Annales de la recherche urbaine*. En se décalant légèrement, on rencontre d'autres revues plus explicitement militantes ou critiques qui impliquent l'architecture et témoignent d'une vivacité de travaux de recherche. La fondation d'*Espaces et Sociétés* en novembre 1970 peut être rappelée. Anatole Kopp, Henri Lefebvre et Serge Jonas lancent cette revue avec pour sous-titre « Revue critique internationale de l'aménagement, de l'architecture et de l'urbanisation ». Même si l'interdisciplinarité n'est pas explicitée, elle y est très forte et permet d'associer des domaines qui se sont ensuite distingués pour le pire et le meilleur. À l'occasion

des trente ans de la revue, Pierre Riboulet confiait, dans un entretien, l'enjeu premier de surmonter la coupure entre sociologie urbaine et architecture et la recherche de nouveaux mots (« espace », « environnement ») pour s'émanciper d'anciennes catégories (Riboulet, 2000). Dans des contextes d'émergence, on ne trouve pas nécessairement trace de rencontres réflexives mettant au centre une discipline afin de faire converger le maximum d'acteurs qui en relèvent. Priorité à la production de recherches, dans des objectifs souvent émancipatoires et dans la foulée de la critique radicale des années 1970.

À partir des années 1990, des rencontres ont visé à rassembler, à rendre visible une assemblée aux contours assez labiles en même temps que le mouvement d'institutionnalisation se poursuivait. Il y a de bonnes raisons à ce que subsistent des contours flous à cette assemblée. En urbanisme, paysage, architecture, nous avons à faire à des champs pratiques et à des savoirs dont la composante disciplinaire est instable : entre art et science, entre technique et politique. Les praticiens, alias faiseurs de villes, témoignent tous de cette réalité dont la persistance est plutôt une bonne nouvelle : elle rappelle que l'urbanisme est de nature politique et que sa « pâte » se prête à plusieurs alliages et recettes (Devisme, 2010). Pour autant, qu'il s'agisse des motivations d'une association comme l'APERAU (association pour la promotion de l'enseignement et de la recherche en aménagement et urbanisme), des journées doctorales en paysage ou bien des rencontres doctorales en architecture³, leur enjeu tient au moins dans l'ambition de créer de l'assemblée et de fabriquer du réseau. On rejoint bien ce qu'évoque Yannis Tsiomis

2. *Recherche architecturale et urbaine. 1972-2002. 30 ans d'édition*, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, Bureau de la recherche architecturale et urbaine, 2003. Consultable en ligne : <http://www.culture.gouv.fr/culture/organisation/dapa/pdf/30ans-biblio.pdf>

3. Voir les sites suivants : <http://www.aperau.org/> ; <http://calenda.revues.org/nouvelle14392.html> et également <http://rencontres-doctorales.nantes.archi.fr/programme.pdf>.

dans le présent numéro⁴, à savoir ce qu'il nomme « la reconnaissance pratique d'un travail social en soi ».

En architecture, les années 2000 ont été marquées par des « Journées européennes », alias EURAU, Journées européennes de la recherche architecturale et urbaine, à l'initiative de la direction de l'architecture et du patrimoine. Quatre rencontres peuvent être dénombrées : en mai 2004, à l'Énsa de Marseille-Luminy, sous l'intitulé « La question doctorale », dont les actes sont épais avec des ateliers fondamentaux (« la recherche et le projet », « l'architecture et les disciplines », « la thèse laboratoire de l'interdisciplinarité », « la recherche scientifique et les enjeux professionnels »); en novembre 2005 à l'Énsa de Lille, sous la bannière du questionnement de la grande échelle en écho au lancement d'un programme de recherche pluriannuel lancé conjointement par le BRAUP et le PUCA; ensuite, en octobre 2006 à Bruxelles « Architecture et patrimoine », en janvier 2008 à Madrid autour du « Paysage culturel », en juin 2010 à Naples, autour de la question de la « beauté » en architecture et des relations de l'architecture avec la civilisation contemporaine, ces rencontres ont été plus thématiques, avec une visée moindre de large rassemblement des chercheurs en architecture. La prochaine édition aura lieu du 12 au 15 septembre 2012 à Porto⁵, autour du thème « Espace public et ville contemporaine ».

En 2005, la directrice, chargée de l'architecture écrivait : « Se pose donc la question plurielle de la nature des futures productions doctorales en architecture, du contenu des thèses en architecture prochainement soutenues et des conséquences réelles pour

l'avenir de la recherche architecturale, urbaine et paysagère », (Ann-José Arlot, préface de l'ouvrage *Vers un doctorat en architecture*). Pour ce qui concerne les conséquences *imaginaires*, on les connaît : intégration à l'enseignement supérieur et à la recherche et normalisation comme dans la plupart des pays, ou encore création d'une école doctorale au niveau national rassemblant les forces éparses, ou encore création du statut d'enseignant-chercheur au sein des écoles nationales supérieures d'architecture accélérant à la fois les productions doctorales et les enjeux qu'elles recouvrent... Pour ce qui est des conséquences *réelles*, elles sont bien difficiles à déterminer et certains peuvent trouver que cela patine. Éric Lengereau faisait pour sa part un constat sévère en 2010, pointant l'incapacité des acteurs concernés à trianguler efficacement entre recherche, formation et profession.

Vers un doctorat en architecture (2005) collectionne les points de vue d'architectes HDR, à savoir 25 contributions, auxquelles sont venues s'ajouter celles de Grand prix nationaux de l'architecture ou de l'urbanisme dans l'ouvrage *Architecture et construction des savoirs. Quelle recherche doctorale ?*, sous la direction d'Éric Lengereau (2008). Ces différentes productions témoignent certes de l'actualité d'un enjeu mais il est frappant de voir d'une part, la place conférée à des individus – et on ne manque assurément pas de points de vue avec une pluralité de positions qui est intéressante en soi mais donne peu l'idée d'un collectif à l'œuvre –, d'autre part, la taille si l'on peut dire du rétroviseur. Le rappel des héritages, la production d'un patrimoine sont importants bien sûr afin de savoir d'où l'on parle (voir dans cet esprit

4. Yannis Tsiomis, « *Post-scriptum* : recherche, doctorat... ou rien du tout », p. 250.

5. Voir le site de l'EURAU 2012 : <http://www.eurau12.arq.up.pt/>.

les contributions de Claude Prelorenzo, Francis Chassel, Jean-Louis Cohen et Jean-Pierre Péneau dans le numéro déjà mentionné de *Cultures et Recherches*) mais l'on voit peu un avenir commun se dessiner⁶.

Le prisme de l'appel à communications des rencontres doctorales de Nantes

En deçà du meta et en sortant des rétrodictions, qu'observe-t-on? Qu'en est-il des thèses en train de se produire? Quarante unités de recherche étaient abritées par des écoles nationales supérieures d'architecture sur le programme quadriennal 2006-2009 en France. Ces unités ont bien entendu des projets scientifiques qui spécifient des originalités⁷, des manières de conceptualiser l'interdisciplinarité que l'on peut différencier⁸. Mais quel genre de thèses s'y prépare donc? Et quelles thèses visent aussi ce domaine tout en étant préparées dans des unités de recherche des universités? Ce questionnement simple a guidé l'appel à contributions à destination des doctorants, élaboré pour les rencontres doctorales de septembre 2010 tenues à Nantes. Il est proche de la recommandation faite par Bruno Latour autour d'un pari de méthode rassemblant des auteurs contribuant à l'intelligibilité de « faire (de) la politique », « [...] puisqu'il semble tellement difficile de trouver de quel objet s'occupe la théorie politique, pourquoi ne pas s'intéresser aux objets justement? » (Latour, 2011, p. 77)

Le questionnement aurait pu cibler des méthodes (mais rarement dissociables des objets), des finalités (mais alors le questionnement serait trop vite épistémologique et philosophique sans grande spécificité sûrement), des sujets (mais... les sujets des doctorats,

ce sont les doctorants non?). Il fallait opter pour une approche large, même s'il y a quelque chimère à garder l'idée que la vue élargie est importante et source de félicité⁹! L'enjeu principal était celui d'une physionomie d'une production intellectuelle, d'un portrait de groupe. Nous avons pointé certains objets dans l'appel mais tout en sachant qu'une liste à la Prévert ne saurait tenir lieu de programme!

Nous avons reçu près de 80 propositions, de France principalement, de Suisse et du Maghreb, et dont le rattachement disciplinaire est varié, les principales saillances relevant de la géographie, de la sociologie, des sciences pour l'ingénieur et de l'histoire. La visée des rencontres obligeait à garder l'obturateur ouvert longtemps, sans « passer au peigne fin » les intentions. Non pas que tout nous apparaisse d'emblée de qualité, mais plutôt que la diversité soit intéressante en soi. Les propositions écartées l'ont été au motif d'un résumé de thèse sans évocation explicite de l'objet (ou des objets de recherche) – copier-coller du sujet déposé; d'un texte obscur ou difficilement compréhensible; d'un sujet relevant principalement d'un autre champ disciplinaire et dont le lien à l'architecture, l'urbanisme ou le paysage était pour le moins ténu¹⁰.

L'organisation des ateliers, dans cet esprit – vertiges de l'induction –, fut plus que difficile. Sans toutefois atteindre « une certaine encyclopédie chinoise », source de Borges dans un texte ruinant non pas le voisinage des choses, mais « le site lui-même où elles pourraient voisiner ». Comme l'analysait Michel Foucault dans *Les mots et les choses* : « Les animaux i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un

6. N'oublions pourtant pas ce rappel du titre donné aux entretiens entre Bruno Latour et François Ewald, *Un monde pluriel mais commun!* Et mobilisons l'ironie de Peter Sloterdijk sur le déshéritage intégral : « On succède à des gens qui, déjà, étaient dans le brouillard. Ils n'ont pas grand chose à te transmettre, à part des névroses et des comptes en banque; ce sont nos valeurs résiduelles (...) Quand quelqu'un hérite, aujourd'hui, on ne demande plus de quoi, mais de combien » (Sloterdijk, 2001, p. 38).

7. Voir *Recherche architecturale, urbaine et paysagère. Répertoire des unités de recherche. Programme pluriannuel 2006-2009*, ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'architecture et du patrimoine, bureau de la recherche architecturale, urbaine et paysagère, mai 2007.

8. Voir l'intéressant numéro 12 des *Cahiers de la recherche architecturale et urbaine* portant sur les interdisciplinarités, janvier 2003.

9. Sloterdijk voit du reste dans cette incapacité, la trace caractéristique du discours morose.

10. Précisons qu'ont été à l'œuvre à la fois un comité scientifique et un comité d'organisation pour la sélection des textes et pour l'organisation des rencontres. Ont été plus particulièrement actifs à l'Énsa de Nantes : Pascal Joanne, Claudia Enrech, Marie-Paule Halgand et moi-même.

très fin pinceau de poils de chameau – où pourraient-ils jamais se rencontrer, sauf dans la voix immatérielle qui prononce leur énumération, sauf sur la page qui la transcrit? » (Foucault, 1966, p. 8). Le plus commode eût été de reprendre les champs disciplinaires de l'enseignement de l'architecture, assez proches des inscriptions des laboratoires ayant progressivement structuré un paysage dans lequel on peut repérer deux grands pôles : les sciences sociales (au sein desquels on peut sous-diviser les SHSA et HCA, appellations propres aux champs structurant l'enseignement dans les écoles) d'une part, et les sciences pour l'ingénieur (STA) d'autre part, mais avec plusieurs brouillages de ce grand partage (voir le cas des ambiances par exemple) et des sous-différenciations significatives. Le champ artistique est quant à lui peu développé dans le cadre de laboratoires, ses acteurs se déclarant (trop) souvent chercheurs en dehors des protocoles de recherche scientifique, auto-proclamation contraire à l'éthique de la recherche.

Le comité scientifique a constitué six ateliers dont on peut donner à la fois la ligne directrice et certains enseignements, parfois issus des remarques des rapporteurs des ateliers¹¹.

L'atelier « Médiations/réceptions » embarque globalement des productions des sciences humaines et sociales dont on peut dire pour la majeure partie que la question de la traduction est centrale (voir par exemple Callon, Lascoumes, Barthe, 2001, page 75 et suivantes). Le champ de l'architecture inclut certes des édifices, des morceaux de villes, des auteurs mais on peut aussi le considérer comme un ensemble ouvert reliant un grand nombre d'actants dont on connaît plus ou moins le rôle : collectifs

d'action constitués au travers de différentes médiations, objets à bords flous... Cet atelier a permis de faire se croiser des réseaux, des supports, des « regardeurs », des transferts, des inter-actions, des ajustements et compromis. Ces mots clés s'inscrivent dans des finalités telles que les suivantes : étudier les réseaux, chercher les objets de l'envers des villes, s'inscrire dans une histoire matérielle du bâti, analyser les métamorphoses des équipements, les caractéristiques de l'architecture postale et leurs représentations ou encore des objets commémoratifs incongrus, prendre les livres d'architectes comme des constructions, questionner l'habitat spontané ou encore la communication entourant les projets urbains, analyser les relations entre architectes et grand public, le rôle de l'expérience dans la conception architecturale, ou plus globalement son rôle dans l'activité de visite, voire se saisir des objets de la recherche urbaine, en position meta donc! Les communications ont pu mettre en avant les spécificités d'un milieu socio-professionnel, dans la poursuite du champ constitué notamment par le Réseau activités et métiers de l'architecture et de l'urbanisme, RAMAU¹². La notion de « milieu » a pu être déconstruite avec un questionnement des dynamiques collectives à l'œuvre. De même, les déplacements du rôle de l'architecte dans l'histoire récente ont été interrogés. Cet atelier a permis d'examiner à quelles conditions des objets sont des médiations ou des connecteurs, les apports pratiques à la théorie de l'acteur-réseau (voir *infra*) étant conséquents et en résonance avec la conférence conclusive d'Albena Yaneva.

L'atelier « Processus et outils de conception » a rassemblé des travaux souvent associés aux sciences

11. Remercions à cet égard Martine Mespoulet, université de Nantes, Franck Vermandel, Énsa de Lille, Lukasz Stanek, ETH Zürich, Pascal Joanne, Énsa de Nantes, Jacques Teller, université de Liège, Judith Le Maire, Centre de recherches architecturales de La Cambre (CRAC), Chris Younès, Énsa de Paris-La Villette, Martine Bouchier, Énsa de Paris-Val-de-Seine, François Andrieux, Énsa de Nantes, Marie-Paule Halgand, Énsa de Nantes, Michaël Darin, Énsa de Versailles, Nicolas Tixier, Braup et Énsa de Grenoble

et Panos Mantziaras, Braup et Énsa de Paris-Malaquais.

11. Le réseau a été créé en 1998. Voir le site : <http://www.ramau.archi.fr/>

12. À noter l'enjeu pointé par un rapporteur, de sortir de la prééminence du visuel.

pour l'ingénieur mais pas seulement. L'idée de tenir ensemble processus et outils permet justement d'éviter ce « cloisonnement » et d'obliger les uns et les autres à ne pas négliger tantôt les épaisseurs contextuelles, tantôt les dispositifs permettant à la conception de se réaliser. Cette « obligation » reste souvent une difficulté ! Si l'on repère certes des objets construits par un outillage confiné (mesures, modélisation paramétrique, algorithmes...), d'autres objets ne sont pas directement reliés à une culture technique. Il a été question, entre autres objets, des projections de la maison du futur, de la conception architecturale collaborative assistée par ordinateur, de l'utilisation d'environnements virtuels ou d'outils idéographiques, de la place des doctrines dans la conception, du choix des matériaux, de la mise en œuvre des ambiances, des structures pliées modulaires. Les rapporteurs d'atelier ont pu pointer une mutation des modalités d'invention (l'enjeu du collaboratif) mais aussi la place possible de la recherche expérimentale au sein des agences d'architecture. Ils ont aussi pu alerter sur la nécessité de ne pas céder aux charmes de l'innovation pour elle-même et ont pu identifier de véritables cultures de laboratoire avec, parfois, des risques de clôture d'un domaine.

L'atelier « **Territoires esthétiques de l'architecture** » a permis de se focaliser sur cette question de l'esthétique, de ses incarnations autant que des jugements qui la structurent. Situé à l'interface de l'art et de l'architecture, de l'art et de l'espace public (urbain et paysager), ce domaine a pu être saisi par le biais de l'esthétique (l'architecture comme création, comme œuvre, comme archive), par celui des outils de création

(dessin, vidéo)¹³ ainsi que par les méthodes que ces outils impliquent, enfin par le biais d'approches épistémologiques tentant de dégager, dans les objets étudiés, l'articulation entre les pratiques cognitives, les pratiques de production et les pratiques de création. Les travaux présentés ont interrogé les relations interdisciplinaires art/architecture/paysage/ingénierie mais aussi la poïétique architecturale (processus de création, recherche et création, formation du regard) et les outils de création, les médiums (dessin, vidéo). Les rapports avec le précédent atelier sont assez forts certes, quand bien même ce qui se nomme poïétique est objectivé autrement ailleurs : il n'est alors plus tant question de cultures de laboratoire que de communautés de langage.

L'atelier « **Grands territoires** » était un clin d'œil bien sûr au programme interdisciplinaire de recherche sur « L'architecture de la grande échelle », AGE, lancé par le ministère de la Culture et de la communication (BRAUP/DAPA) avec le Plan urbanisme, construction et architecture (PUCA/DGALN) du ministère de l'Écologie, de l'énergie, du développement durable et de la mer ; c'est aussi celui qui a le plus clairement engagé des discussions avec l'urbanisme et le paysage. C'est justement l'objet paysage qui dominait, de même que des questions de représentation et plus largement des questions de méthodes comme celle-ci : comment être à la fois dans la carte et le territoire ? Les objets proposés renvoyaient tantôt à des types d'espaces (les *openfields* comme nouveaux territoires pour les architectes) ou à des activités (la promenade considérée comme acte esthétique) ou encore des représentations (l'imaginaire

13. Voir le site : <http://www.ambiances.net/>

des métropoles françaises, la notion de paysage urbain, les échelles intermédiaires dans le projet, la fabrique de l'îlément dans l'espace public).

L'atelier « **Au prisme du développement durable** » a permis de tester justement ce que le développement durable a pu faire aux objets de thèse en architecture : qu'est-ce qui change dans la maîtrise d'œuvre, quels nouveaux objets sont apparus et quelle est finalement leur consistance ? Les objets ont renvoyé tantôt à des dispositifs (nouvelles formes d'habitat écologique, bâtiments rafraîchis naturellement), tantôt aux modifications intervenant dans la conception architecturale (intégration de données énergétiques, prise en compte de la durée de vie des bâtiments, intégration du confort physiologique) et urbaine (les enjeux d'une gestion soutenable de l'eau dans les quartiers méditerranéens). Ils ont aussi concerné l'évolution des métiers de l'urbanisme et de l'architecture face aux enjeux écologiques. Les rapporteurs ont pointé de manière transversale un souci fréquent d'optimisation des productions architecturales (et de mesure de ses effets), un nombre important de sujets de thèse portant sur des modélisations de systèmes constructifs et urbains. La recherche de solutions à des situations données (notamment critiques) est également patente, parfois positiviste peut-être, mais permettant en même temps

de dépasser les versions catastrophistes de la société du risque. Il a été discuté également de l'importance de ne pas considérer comme opposées la modélisation et la créativité. Finalement peu d'interrogations ont été soulevées par les doctorants sur les dimensions politiques, éthiques et esthétiques qui semblent pourtant incontournables pour penser le développement durable et les questions d'écologies urbaines et architecturales. La posture d'architecte dans l'exercice doctoral, qui pourrait relever d'une capacité à relier les choses entre elles et à dépasser l'antagonisme entre approche experte et approche scientifique a été discutée. Ainsi, tout en menant un travail d'observation critique et de construction du savoir propre à la thèse, le doctorant architecte peut-il être amené à introduire dans sa méthode la question du projet et à donner, qui plus est, à sa méthode de recherche, une coloration projectuelle. On trouve alors les enjeux de ce que les Anglo-Saxons nomment *Research by Design*.

L'intitulé de l'atelier « **Monographies** » est sûrement faible. Il est fort classique certes mais pour des questions qui ne le sont pas : monographies de quoi ? De bâtiments, d'architectes, de types ? Qu'est-ce qui justifie ce découpage ? Qu'est-ce que cela peut transformer dans les manières dont on peut écrire l'histoire ? Les rapporteurs ont pu pointer certaines

Argument de l'appel à communications – 2010

Les sujets de thèse inscrits dans le domaine de l'architecture sont résolument interdisciplinaires, à l'image des études supérieures d'architecture. Peut-on, cela dit, se faire une idée plus précise des champs de la recherche en architecture ? Afin d'approfondir une connaissance panoramique de cette question, il est proposé, à partir des sujets de recherche en cours, d'interroger les objets de recherche. Quels objets de recherche ? Familles de bâtiments, processus

de conception, doctrines, courants, mouvements, méthodes et postures de projet, espaces particuliers, échelles spécifiques, usages, vécu et représentations, objets sensibles, objets virtuels, développement d'outils de simulation... ? Peut-on identifier différents types d'objets ? À savoir des objets prétextes, des objets intermédiaires, des objets finaux... Incidemment, quel type d'apport est envisagé au sein du domaine de la recherche architecturale et urbaine ?

En partant des sujets de thèse déposés (nécessairement problématisés), le comité scientifique attend une description des objets de travail ainsi que de leur évolution au cours de l'activité de recherche. Cet exercice réflexif, pouvant mener à des questions épistémologiques, doit faire partie intégrante du travail de thèse, de façon à pouvoir engager le dialogue avec des sciences voisines, qu'elles relèvent des SHS, des SPI ou d'autres domaines de recherche (arts, paysage...).

carences réflexives (des objets insuffisamment soumis au crash-test, l'insuffisante dimension projet qu'est pourtant toute thèse), des objets pointus, la difficulté de cerner parfois l'appartenance à une communauté scientifique et l'exercice à plusieurs reprises d'une interdisciplinarité pittoresque. Les objets présentés concernaient tantôt un entrepôt comme pivot d'aménagement, l'habitation dans l'entre-deux-guerres à Nancy, la transformation des immeubles de bureaux de l'époque moderne, l'habiter chez Henri-Jacques Le Même, l'architecture militaire mycénienne, la pensée urbaine de Louis Bonnier, l'invention du Palace, la patrimonialisation de l'architecture du xx^e siècle, l'urbanisme et l'architecture à Rennes dans la première moitié du xx^e siècle, l'apparition de l'immeuble collectif de logements sociaux à Bucarest... La délimitation des objets au sein de cet atelier est des plus fortes, constituant des objets à bord net dont la périphérie configurante n'est parfois pas assez discutée.

Ces ateliers rapidement mis en perspective ont permis une discussion collective sur les épreuves de discipline du regard. Est-il possible de dégager une allure au champ objectal de la recherche architecturale ?

Une physiologie des objets de recherche ?

Les disciplines constituées se sont progressivement dotées de « grands » objets, constructions à la fois théoriques et pratiques. Ainsi de la démographie avec les « migrations », « la reproduction », « le mariage »... Dans d'autres disciplines, les chercheurs ferraillent plus longtemps avec des objets intuitifs dont la connaissance

passé par une interdisciplinarité cumulative. Ainsi de « la ville » qui certes peut aussi passer par des modes de conceptualisation propres à chaque paradigme, mais qui continue à pouvoir échapper à la seule codification disciplinaire. Un certain nombre d'objets peuvent être plus nettement disputés entre disciplines. Ainsi de « la métropole », du « territoire », de « l'espace public », pour évoquer des objets présents parmi les sujets de thèse abrités par les écoles d'architecture. S'il n'est pas très intéressant de les imputer à telle ou telle discipline, ces objets gagnent en consistance en fonction notamment de leur place au sein de différentes forces d'attraction. Hormis la convergence des corps qu'active une rencontre doctorale, à quels attracteurs les objets de recherche présentés sont-ils donc associés ? Outre les attracteurs étranges et les attracteurs technologiques sur lesquels nous ne nous attarderons pas, deux types d'attracteurs peuvent être repérés : thématiques et théoriques. Leur explicitation ici n'a pas de visée exhaustive mais pourrait orienter la réalisation d'un tableau des objets de recherche en architecture.

Un attracteur thématique est ce qui permet, à un moment donné, de fédérer des travaux sans présager de leur inscription disciplinaire. Il est régulièrement nécessaire d'en inventer ou d'y recourir. Plusieurs d'entre eux permettent ainsi d'être en prise avec le monde, la thématique pouvant par exemple être partagée avec l'univers des politiques publiques ou encore des « questions de société ». Prenons l'exemple des ambiances. Elles suscitent et sont la manifestation de nombreux croisements de postures disciplinaires, notamment entre les sciences humaines et sociales et les

sciences de l'ingénieur. Érigées en tant que thématique, elles se sont substituées à des modalités d'analyse de la perception sensible de l'espace architectural ou urbain qui tendaient à s'essouffler. Comme si pour caractériser tel ou tel type d'espace, le fait d'introduire le questionnement sur les ambiances permettait d'accéder à une strate supplémentaire nouvelle, plus riche et prometteuse, souvent mieux anthropo-centrée, laissant entrevoir des champs de caractérisation, de description, de transposition dans l'activité projectuelle. Ainsi de déclinaisons sur des « objets ambiants » des « dispositifs ambiants » et des « dispositions urbaines ambiantes ». Comme le précisait Pascal Joanne en introduction des journées doctorales, cet attracteur thématique peut se décliner diversement par : la multisensorialité ; la combinatoire : phénomènes, formes bâties, perception, représentation ; la construction de références ; la modélisation ; la question des échelles. Le réseau international Ambiances¹⁴ permet désormais de rassembler autour de cette notion des contributions extérieures à la culture européenne ou issues des domaines de l'art et du design. L'exercice d'une critique épistémologique relativement à la notion d'ambiance est bien sûr possible – et souhaitable du point de vue de la dynamique scientifique¹⁵ – mais force est de constater l'existence d'attracteurs thématiques dont on peut dire, en montant en généralité, qu'ils sont susceptibles d'activer des conceptions du monde non pas tant comme ensemble à découvrir que comme intégration potentielle au champ de l'action, renvoyant entre autres à l'enjeu de considérer plus nettement les prises (*affordances*) dont les environnements au sens large sont constitués.

L'attracteur théorique (ou paradigmatique) est d'un autre ordre. Relié originellement à un champ disciplinaire, il peut s'en émanciper, voyager en étant traduit. Ainsi des sciences de l'information-communication dans les années 1980, saisies par la médiologie. Plus récemment, la théorie de l'acteur-réseau – alias Actor-Network Theory, ANT – mérite d'être mentionnée puisqu'elle relève d'une sociologie « orientée objet » permettant de découvrir les instruments qui maintiennent les liens en place. L'insertion des objets dans ce paradigme permet d'augmenter la liste des participants à une action et d'en modifier aussi bien la morphologie que la physionomie. « Toute chose qui vient modifier une situation donnée en y introduisant une différence devient un acteur – ou, si elle n'a pas encore reçu de figuration, un actant » (Latour, 2006, p. 103). Un bon attracteur théorique a donc des conséquences en termes de choix de recherche, avec des objets spécifiques. Ainsi, en l'occurrence, de l'étude des innovations, de la distance (temporelle, spatiale, de capacité) aux choses des usagers, des faits disputés (accidents, pannes et grèves), des fictions... Dans cette perspective, étudier les objets revient à s'intéresser aux véhicules de transport (de toutes sortes de choses : des personnes, des qualités...) et aux sujets de dispute qu'ils peuvent recouvrir. Les objets se situent, dans cette perspective, entre matière et forme : « On remarquera qu'à toutes les étapes chaque élément tient à la matière par ses origines et à la forme par sa destination ; qu'il s'arrache à un ensemble trop concret, avant de devenir, à son tour, trop concret dans l'étape suivante. Nous ne nous trouvons jamais devant une rupture entre les choses et les signes, mais devant une série continue d'éléments emboîtés dont chacun joue

14. Voir le site : www.ambiances.net.

15. Voir Olivier Chadoin, « La notion d'ambiance. Contribution à l'examen d'une invention intellectuelle postmoderne dans le monde de la recherche architecturale et urbaine », *Annales de la recherche urbaine* n° 106, 2010, p. 153-159.

16. D'autant, comme le pointe Yannis Tsiomis dans sa présente contribution, que « seule une synergie pourra redonner de la substance au D de doctorat ».

le rôle de signe pour le précédent et de chose pour le suivant. » (Latour, 1993, p. 204).

On le voit, dans cette perspective au moins, les objets intègrent bien des promesses d'attraction ! On le devine également, le fait de travailler au sein de ce qui relève d'abord d'un champ de pratiques est une chance plus qu'un handicap. Qu'il y ait de l'incertain dans les délimitations entre architecture, urbanisme et paysage est évident et intéressant et cela n'empêche aucun projet urbain contemporain de se réaliser, bien au contraire. La transcription universitaire française n'est à cet égard pas des plus heureuses : alors qu'une section du Conseil national des universités concerne l'aménagement de l'espace et l'urbanisme, il est difficile de comprendre que l'architecture et le paysage n'y soient pas arrimés. Un séminaire à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) intitulé « Fondements épistémologiques d'une nouvelle science du paysage », associait récemment sociologie, géographie et théories et pratiques du langage. Cette association n'est pas par défaut mais constitutive d'une confluence d'un ordre plus pertinent que l'inscription de l'architecture dans la seule rubrique des arts et de l'esthétique (section 18), restrictive au vu du champ objectal ici mentionné. Si des velléités de structuration de sciences des villes et du territoire ont à plusieurs reprises été énoncées, on s'étonne de ne les voir pas abouties¹⁶.

Mais ne nous attardons pas sur cette dimension institutionnelle, l'activité scientifique relevant d'autres dynamismes (qui n'excluent pas quelques stabilités). Les objets mis sur la table des dernières rencontres doctorales peuvent être vus certes comme un ingrédient

de la construction de la connaissance académique en architecture. Soit. Ils ne relèveraient pas d'« objets de commerce » puisque justement « objets de recherche ». Mais cet argument est plutôt d'autorité. Et il ne doit en tous cas pas être synonyme d'évitement de pourparlers avec « le reste du monde ». « Est-ce que les objets de recherche « parlent » en dehors du cercle du MCC ? » s'interrogeait Pascal Joanne à l'occasion des rencontres doctorales, « et que faisons-nous pour qu'il en soit ainsi ? ». Cet intéressement du reste du monde peut renvoyer à une attractivité auprès de la profession qui pratique le projet, auprès des maîtres d'ouvrages institutionnels et des collectivités qui structurent les territoires, auprès du monde associatif, des profanes qui sont de plus en plus associés (voir l'importance actuelle de la prospective citoyenne par exemple)...

Des objets de recherche sont attracteurs parce qu'ils font débat et qu'ils ne sont jamais acquis. C'est aussi parce qu'ils débordent du seul univers de la recherche, via une fonction critique (les usages déroutent les conceptions, la prospective du présent questionne les savoirs ingénieriaux), instrumentale (« on peut mobiliser autrement l'énergie dans les bâtiments ») ou cognitive. À propos de cette dernière dimension, on peut conjecturer que l'espace et la spatialité sont en mesure de rejoindre des questionnements des sciences politiques, comme le suggère par exemple le programme d'expérimentation en arts et politique¹⁷. À cet égard, les théories de l'espace sont d'un grand secours (qui a curieusement été souvent négligé par la sociologie urbaine). En effet, elles remettent au centre la question des activités de distanciation, de rapprochement, de localisation

17. Voir sur le site : <http://blogs.sciences-po.fr/speap/>.

et peuvent aider à surmonter des oppositions assez structurantes en architecture, notamment celle entre l'idéal et le matériel. Il n'est pas sûr que spécifier la recherche architecturale par une connaissance de la matérialité des objets ou par une connaissance de l'intérieur de la conception (voir Yannis Tsiomis dans ce numéro) soient des plus heuristiques. Ce sont bien les relations humains-non humains qui nous intéressent, de même que l'objectivation de pratiques du projet. Remobiliser le partage intérieur/extérieur risquerait de charger trop fortement une coupure entre pratiquants et non pratiquants. Si les provenances des doctorants (une formation en architecture en l'occurrence) produisent des particularités, elles sont exprimables, réductibles et peuvent toutes retrouver un champ d'explicitation. On préfère largement un plan de coupe partagé (l'espace par exemple) à une singularité proclamée.

BIBLIOGRAPHIE

- Michel Callon, Pierre Lascoumes, Yannick Barthe, *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*, Paris, Le Seuil coll. « La couleur des idées », 2001.
- Collectif, *Vers un doctorat en architecture*, ministère de la Culture et de la Communication, 2005. Disponible sur : <http://www.culture.gouv.fr/culture/organisation/dapa/pdf/architecture-doctorat.pdf>.
- Éric Lengereau (dir.), *Architecture et construction des savoirs. Quelle recherche doctorale ?* Paris, Éditions Recherches, 2008.
- Laurent Devisme, « Le praticien réflexif et le théoricien activiste », *Urbanisme* n° 372, p. 41-44, dossier « Théories/Pratiques », 2010.
- L. Devisme, Marc Dumont, « L'éthologue et le tenure track. Figures nantaises d'activistes de la pensée urbanistique », *Annales de la recherche urbaine* n° 104, juin 2008.
- Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1996.
- Isaac Joseph, « Paysages urbains, choses publiques », *Carnets du paysage* n° 1, 1998, p.70-88.
- Bruno Latour, « Le topofil de Boa Vista. La référence scientifique : montage photo-philosophique », *Raison pratique* n° 4, 1993, p. 187-216.
- B. Latour, *Un monde pluriel mais commun. Entretien avec François Ewald*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, 2005.
- B. Latour, *Changer de société. Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2005.
- B. Latour, prologue dans Olivier Thierry, Sophie Houdart (dir.), *Humains non humains, comment repeupler les sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2011.
- *Lieux communs* n° 10, « Formes et pratiques de l'activité de recherche », école nationale supérieure d'architecture de Nantes, LAUA, 2007.
- *Culture et recherche* n° 122-123 « 1959-2010, la recherche au ministère de la Culture », printemps/été 2010.
- Jean-Pierre Garnier, Albert Lévy, « Entretien avec Pierre Riboulet », *Espaces et Sociétés* n° 101-102, (« 30 ans : anciens débats, nouvelles questions »), 2000, p.157-178.
- Peter Sloterdijk, Carlos Oliveira, *Essai d'intoxication volontaire*, Paris, Hachette, 2001.
- Yannis Tsiomis (dir.), *Matières de ville. Projet urbain et enseignement*, Paris, Éditions de la Villette, 2008.
- Albena Yaneva, *The Making of a Building. A Pragmatist Approach to Architecture*, Oxford, Peter Lang, 2009.